

REGARD SUR LE PAYS VALENCIEN



L'ALBUFERA

© RAFAEL GIL. ARCHIVES "EL TEMPS"

EN RELISANT LES TEXTES DE CEUX QUI ONT CONSACRÉ LEUR ATTENTION AU PAYS VALENCIEN, ON CONSTATE UNE DICHOTOMIE FONDAMENTALE : LE MONDE RURAL Y EST DÉPEINT DE FAÇON TRÈS SATISFAISANTE, ALORS QUE L'IMPRESSION DONNÉE PAR LA CAPITALE DU ROYAUME EST PLUTÔT MAUVAISE. APPAREMMENT, LA VILLE D'ALORS N'ÉTAIT PAS À LA HAUTEUR DES APPÉTENCES ET DES NÉCESSITÉS DE CEUX QUE NOUS POURRIONS APPELER LES TOURISTES DE L'ÉPOQUE.

JOAN E. PELLICER, PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ DE VALENCE



MONASTÈRE DE PUIG. HORTA



CATHÉDRALE DE VALENCE

© ELOI BONJOCH

Depuis toujours, il y a eu des voyageurs venus d'ailleurs qui nous ont laissé leurs impressions écrites sur le Pays valencien. En général, il s'agit de textes essentiellement descriptifs, de caractère plutôt géographique. Les Romains qui y vinrent en laissèrent des traces écrites et l'on peut dire la même chose des diverses vagues d'Arabes qui arrivèrent et habitèrent les terres valenciennes. Nous n'avons cependant pas l'intention de nous reporter à des temps aussi anciens. Nous prétendons seulement offrir une série de textes d'écrivains plus ou moins connus qui dans les temps modernes nous ont laissé un témoignage de leur regard avec l'objectivité et la distance que seuls permettent le fait d'être d'ailleurs et celui de ne maintenir avec le pays aucune relation affective particulière pouvant toujours en conditionner la vision.

La liste d'auteurs cités ne prétend pas non plus être exhaustive, loin de là –et nous laisserons hors de cette liste des écrivains qui, même s'ils nous offrent leur point de vue sur le Pays valencien, reprennent des idées déjà mentionnées antérieurement ou de façon plus étendue et plus personnelle par d'autres.

En relisant les textes de ceux qui ont consacré leur attention au Pays valencien, on constate une dichotomie fonda-

mentale : le monde rural y est dépeint de façon extrêmement satisfaisante, alors que l'impression donnée par la capitale du Royaume est plutôt mauvaise. Apparemment, la ville d'alors n'était pas à la hauteur des appétences et des nécessités de ceux que nous pourrions appeler les touristes de l'époque.

Un des textes peut-être les plus anciens –nous parlons toujours de l'époque moderne– est celui d'Antoine de Lalaing, un auteur qui écrit ceci à propos du monde rural valencien au début du XVI^e siècle : *“De l'autre côté de Valence, à environ cinq ou six lieues de distance, il y a les plus beaux villages et les plus jolis jardins que l'on puisse voir, pleins de figuiers, d'orangers, de grenadiers, d'amandiers et d'autres fruitiers inconnus dans notre pays. Y poussent également le riz, le safran, le coton et, en grandes cannes, le sucre, que l'on raffine à Gandia, une ville ducale, à neuf lieues de Valence, dont le duché a appartenu au frère aîné du duc de Valentinois, qui fut noyé dans le Tibre à Rome. Tout le sucre que nous appelons dans notre pays sucre de Valence vient de là”*.

Le dessinateur flamand Antoine Van Wijngaerde a fait en 1563 –sur ordre du roi Philippe II– une magnifique série de dessins, parmi lesquels se trouvent ceux de Valence. Les originaux sont conservés à la Bibliothèque de Vienne et ont

été édités en 1990. L'ouvrage contient une introduction qui est une étude réalisée par Vicenç Maria Roselló, professeur de l'Université de Valence. Le volume, magnifiquement conçu, nous permet de savoir avec une grande exactitude quelle était alors l'image de la ville de Valence et de ses alentours.

Du début du siècle suivant date l'écrit du Français Bartholomé Joly, aumônier du roi de France, qui accompagnait l'abbé général des Citeaux Monsieur Baucherat, dont la venue dans les terres hispaniques était motivée par une visite des monastères de son ordre. Les impressions de cet aumônier sont recueillies dans le livre *Voyage en Espagne* (1603-1604). Le paragraphe que nous avons sélectionné raconte précisément la visite du monastère de Valldigna. Il dit ceci : *“Nous sommes sortis de Valence pour aller voir une abbaye de l'Ordre, qui a pour nom Valldigna. À deux lieues de la ville, nous avons longé un grand étang d'eau douce, qui ressemble à celui du Languedoc, près de la mer. Il s'appelle l'Albufera, un mot morisque. Il y a dans cet étang une grande quantité de poissons, surtout des anguilles. Il y a aussi beaucoup de gibier. Quand le roi a séjourné à Valence, il y est allé deux ou trois fois. De là, nous avons rejoint Alzira, une petite ville près du Xúquer (le Júcar), un fleuve assez grand que l'on*

traverse sur des ponts de pierre à l'entrée et à la sortie".

Certains écrivains illustres nous ont également laissé un témoignage de leur vision de notre pays. Le Français A. Jouvin, par exemple, écrivait à la fin du XVII^e siècle : "Le royaume de Valence est un des meilleurs endroits d'Espagne et l'un des plus grands, puisqu'il occupe plus de soixante lieues tout le long de la Méditerranée, avec plusieurs prés d'excellente facture et de belles villes. C'est un pays baigné par plus de vingt rivières, qui font de ce royaume un des plus fertiles et agréables d'Espagne. La soie, le vin, le sel, le blé, les fruits secs, l'huile, les oranges y abondent. Les étrangers y vont tous les ans pour charger un grand nombre de bateaux dans les ports de Gandia et Dènia, des villes très célèbres pour les embarquements des vice-rois et d'autres personnes de qualité qui, de Madrid, vont dans les royaumes de Naples, de Sicile, de Sardaigne, au duché de Milan et vers d'autres lieux".

Quelques années plus tard, au cours du XVIII^e siècle, le Français Jean-François Peyron nous indiqua, entre autres informations, que "Valence fut pendant longtemps la ville de la monarchie qui imprimait le plus", mais aussi la ville "qui bien que grande, riche et commerçante, a deux siècles de retard sur la France au niveau de la commodité de vie...".

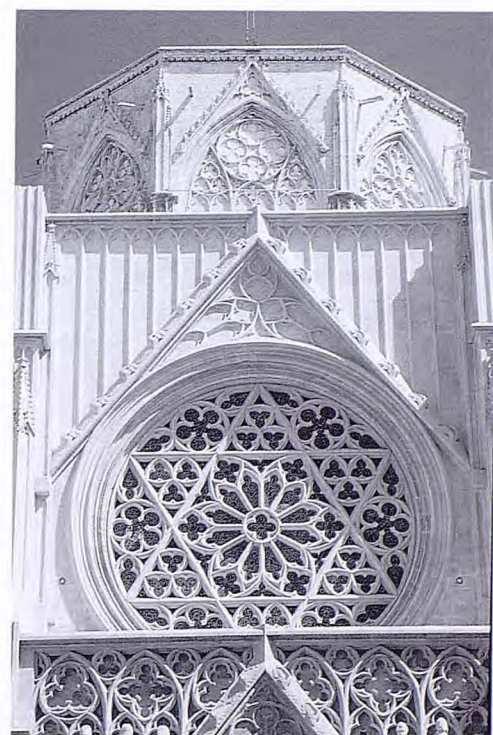
L'Irlandais William Bowles, dans son *Introduction à l'histoire naturelle et la géographie physique de l'Espagne*, écrit à propos de la comarque valencienne de la Safor : "parmi tous les sites fertiles et délicieux qu'il y a en Espagne, et ils sont nombreux, je ne crois pas qu'il y en ait un que l'on puisse comparer au Verger de Gandia. Il n'y a en effet aucune éloquence qui soit capable de décrire cette merveille, ni aucun site en Europe qui offre un spectacle si beau".

Autre visiteur de marque des terres valenciennes : le Vénitien Giacomo Casanova, qui dans le cinquième volume de ses *Mémoires*, nous offre une image cri-

tique de la Valence de l'époque : "Nous sommes allés faire une promenade et (mon compagnon) s'est mis à rire quand je lui ai proposé d'aller au café, parce qu'il n'y avait dans toute la ville pas un seul endroit décent où un homme de bien pouvait entrer pour se reposer, moyennant quelques pièces. Il n'y avait que des tavernes vulgaires où le vin était imbuvable. Valence...il n'était pas possible de mon temps d'acquérir une bouteille de vin sans grandes difficultés".

Mais s'il a été critique envers la ville en général, il l'a été beaucoup plus envers la société valencienne qu'il a eu l'occasion de connaître : "Valence habitée par une noblesse distinguée et riche ; Valence, où les femmes sont sinon les plus discrètes, du moins les plus belles d'Espagne ; qui possède un archevêque et un clergé ayant un million de douros de rente ; Valence est une ville très désagréable pour un touriste étranger, parce qu'il ne peut jouir d'aucune des commodités qu'il peut obtenir dans n'importe quel autre lieu avec de l'argent. Le logement est mauvais, de même que la nourriture. On ne peut pas y boire, par manque de bon vin, ni converser, par manque de société. On ne peut même pas raisonner. Parce que malgré l'Université, on n'y trouve pas un seul individu que l'on puisse raisonnablement appeler un homme de lettres".

L'archéologue et politicien français Alexandre de Laborde publia en 1806 son *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne*, dans lequel il fait une description des nombreux monuments de l'État espagnol. En ce qui concerne les terres valenciennes, il écrit : "L'aspect du Royaume de Valence prouve l'industrie de ses habitants et l'état florissant dans lequel se trouve l'agriculture. C'est une suite presque continue de vergers couverts de fleurs et de fruits. Rien de plus beau en tout cas que ces plaines irriguées qui entourent presque toutes les grandes villes et dans lesquelles l'activité des paysans trouve là un stimulant de



CATHÉDRALE DE VALENCE

© ELOI BONJOCH

plus. Après celles de Valence, les plaines de ce genre les plus remarquables sont celles d'Alacant, d'Oriola, de Llíria, etc. Il faut signaler surtout les alentours de Gandia, où l'ingéniosité a tiré tout le parti possible du sol le plus fertile et de la situation la plus favorable que la nature ait jamais créés : les arbres, les fruits, les légumes y poussent aussi rapidement qu'abondamment. On ne laisse jamais



CATHÉDRALE DE VALENCE



CHANTIERS NAVALS. VALENCE

reposer la terre et la multiplicité des récoltes est aussi surprenante que leur richesse.”

En 1862, le Pays valencien fut visité par le baron Devillier, un romantique tardif, qui accompagnait le peintre et graveur Gustave Doré. Celui-ci travaillait pour la plus importante revue de voyages du monde, *Le Tour du Monde*. Le fruit de leur collaboration fut leur *Voya-*

ge en Espagne, dont le principal attrait est de contenir précisément des gravures du fameux dessinateur français. Bien que sa prose n'ait pas l'éclat d'autres écrivains romantiques, Devillier prévoit déjà les possibilités récréatives d'une partie des côtes valenciennes qui avec le temps se convertiront en la zone au plus important développement touristique : *“La côte méditerranéenne entre Valence et Alacant est très peu connue, car elle se trouve hors des itinéraires habituels. Elle mériterait néanmoins d'être plus visitée par les touristes. Les montagnes, couvertes d'arbres, les vallées à la végétation presque tropicale des environs de Gandia, de Dènia et de Xàbia, n'ont rien à envier à Castellammare di Stabia, Amalfi, Sorrente et les autres lieux tant loués de la côte napolitaine”*. À peu près en même temps que Devillier et Doré, le célèbre auteur danois de contes Hans Christian Andersen réalise en 1862 un voyage dans tout l'État espagnol. Dans son livre Andersen nous apprend qu'il a visité les villes de Sagunt, Valence, Alacant, Elx et Oriola. Pour que le lecteur actuel puisse en avoir un avant-goût, nous avons choisi des fragments qui contiennent ses appréciations dans différents domaines. En premier lieu, une image du monde rural : *“Au sud des ruines de Sagunt, entre les massifs rocailloux de la chaîne montagneuse de Santa Anna –Aitana?– et la mer, s'étend 'l'horta', comme on appelle ici cette terre pleine d'arbres fruitiers et de vignes, qui est la plaine de Valence : un terrain admirablement cultivé, qui depuis les temps des Maures a été arrosé par une série de canaux faits avec des briques. On peut y voir de grands puits avec un cheval qui, en faisant tourner la roue, répand les godets pleins d'eau dans les canaux d'irrigation. Des petits billots engraisés s'étendent dans la terre chaude et rouge, où les citronniers et les orangers poussent dans des creux à l'abri des palmiers”*. Il nous a d'autre part semblé très inté-

ressant –vu le contraste qu'elles présentent avec les opinions de G. Casanova– de reproduire les sensations d'Andersen devant une table ouverte d'une auberge valencienne : *“le déjeuner était prêt sur la table : la nourriture était forte et bonne, les grains de raisin ressemblaient à des prunes tellement ils étaient grands, le melon fondait dans la bouche, le vin brûlait tant il était fort et l'air était si chaud qu'il nous embrasait”*. Sa vision d'un endroit de la ville de Valence peut être reflétée par les paroles suivantes : *“Il avait plu toute la nuit, les rues sans pavés étaient pleines de grandes flaques et le sol était boueux. La place devant l'auberge, où se trouvait également le palais de l'Archevêque, était un vrai bourbier. Ce n'est qu'à grandes enjambées que l'on pouvait entrer dans la ruelle où est la cathédrale, encastrée entre les maisons... J'ai traversé la cathédrale et suis sorti dans une rue très fréquentée qui m'a mené jusqu'à une grande place, sur laquelle les gens allaient à pied ou étaient juchés sur des mulets. La plupart étaient des paysans, plutôt robustes, habillés de façon pittoresque. Ils portaient des 'zuragnells' –des chausses bouffantes–, une sorte de pantalon court allant jusqu'au-dessus du genou. Les sandales, en cuir, étaient nouées par dessus les bas bleus. Ils portaient aussi une ceinture rouge et une chemise d'un vert couleur herbe avec des cordons. Ils avaient le torse à découvert et la typique couverture à rayures jetée sur l'épaule. Sur la tête, un drap en guise de turban par-dessus lequel ils portaient un chapeau de paille aux larges bords. C'était prodigieux”*.

Comme on peut l'observer, la femme est aussi un point de mire pour Andersen : *“Ici les femmes n'étaient pas belles comme à Barcelone. Certaines portaient la longue mantille noire, mais la plupart étaient emmitoufflées dans des châles de couleurs criardes, jaunes ou rouges. Bref, il y avait une grande variété de couleurs rayonnantes”*.



ALACANT



TABARCA

© RAFAEL GIL. ARCHIVES "EL TEMPS"

Il nous a semblé également utile de rapporter le passage sur le grand marché de la ville, situé devant le bâtiment gothique de la Bourse : *“Des paniers de petits escargots communs, du genre de ceux que nous avons mangés le jour précédent dans la soupe, attiraient l’attention devant la porte de la Bourse de la soie, un bâtiment vraiment étrange, avec deux énormes fenêtres, grandes comme des portes de ville, par lesquelles entrait la lumière dans l’immense salle, dont le plafond reposait sur des colonnes à tor-*

sades, hautes et sveltes comme des palmiers. Il y avait sur le sol et les étalages des piles de soie jaune et lisse”.

Ou encore cet autre instantané : *“Des deux côtés de la rue, on pouvait voir des maisons seigneuriales avec des fontaines et des clôtures de rosiers en fleur. Et aussi des stores à rayures sur les balcons : à l’un d’eux j’ai pu contempler deux jeunes filles, les plus belles que j’aie vues jusqu’alors en Espagne. Leurs yeux étaient noirs et vifs. Leur bouche exprimait avec un sourire plus qu’aucun poète*

ne pourrait conter dans un long poème. Que Byron et Pétrarque me pardonnent! Je me suis retrouvé sur une place avec des jardins grillagés, dans lesquels j’ai vu des fleurs merveilleuses, des palmiers gommifères et la plus belle flore des pays tropicaux. L’ardeur du soleil était aussi tropicale”.

Voyons maintenant quelle fut sa vision de la ville d’Alicante : *“La physionomie de la ville est composée par des maisons badigeonnées, avec des toits plats et des balcons Il y a deux rues pavées et une*



TABARCA



ALBUFERA DE VALENCE

© RAFAEL GIL. ARCHIVES "EL TEMPS"

peupleraie qui rappelle un fragment du boulevard parisien. Les arbres ne font certes pas beaucoup d'ombre. Néanmoins, les gens sont assis en file sur les bancs de pierre et passent leur temps à regarder les badauds".

Elx et sa fameuse palmeraie ont été un autre des objectifs de ses descriptions : "Nous nous approchions d'Elx, et déjà l'on pouvait voir sa vallée pleine de fruits et son immense palmeraie, la plus grande et la plus belle d'Europe, la plus paradisiaque de toute l'Espa-

gne. Les gigantesques palmiers étendaient leurs longues branches écailleuses. Ils étaient étonnamment grands bien qu'ils fussent pourtant minces vu leur taille. Les dattes, formant de grandes et lourdes grappes, pendaient de branche en branche sous le grand écran vert des feuilles".

Pour conclure cette révision succincte mais à notre avis significative, nous reproduisons enfin les paroles du célèbre critique théâtral britannique, le chroniqueur et essayiste Kenneth Tynan, bril-

lant et provocateur, qui dans son écrit *Valence*, publié en 1975, nous offre sa vision presque horrible de la ville du Turia. Ce texte nous donne une série d'opinions d'un certain nombre de visiteurs de la ville à diverses époques : Tennessee Williams, Margot Fonteyn, Théophile Gautier, etc. Pourtant, malgré l'opinion en général défavorable qu'ont de la ville la plupart des visiteurs qu'il cite, Tynan affirme : "*Valence est la ville de la côte méditerranéenne que je préfère*". ■